

## Sainte Hildegarde de Bingen (1098-1179), docteur de l'Église

Le 7 octobre 2012, le Saint Père Benoît XVI élevait une moniale bénédictine, sainte Hildegarde de Bingen, au rang de docteur de l'Église. Sainte Hildegarde est la quatrième femme à partager ce titre avec sainte Catherine de Sienne, sainte Thérèse d'Avila et sainte Thérèse de Lisieux. Le nom de sainte Hildegarde reste souvent lié, dans la pensée de beaucoup, à ses conseils et indications sur la médecine naturelle, ou à ses considérations physiques, botaniques, voire géologiques, et de fait l'abbesse rhénane a écrit plusieurs traités consacrés à ces matières<sup>1</sup>. Une telle approche de la sainte, si elle n'est pas entièrement inexacte, risquerait cependant de fausser ou même de caricaturer son message et son enseignement. Effectivement, si Hildegarde de Bingen a beaucoup écrit sur la nature, ses œuvres maîtresses demeurent cependant celles qui sont consacrées aux voies du Salut, à la liberté humaine ou à la place de l'homme dans le dessein créateur de Dieu, et c'est dans ce cadre plus général que doivent être replacées ses autres réflexions. Malheureusement, ces textes majeurs de Hildegarde restent souvent peu connus. Aussi ne paraît-il pas inopportun de rappeler quelques traits fondamentaux de la doctrine théologique de Hildegarde, afin de se faire une idée plus exacte de cette sainte assez singulière. Après un rappel historique sur son époque et sa vie, quelques développements vont donc être consacrés à l'une de ses œuvres maîtresses, le *Scivias*.

### *Rappels historiques*

L'époque de Hildegarde est caractérisée par une effervescence particulière, tant sur le plan politique qu'ecclésial, théologique ou artistique. Du vivant même de Hildegarde, la situation politique du Saint Empire romain germanique<sup>2</sup> était particulièrement instable, surtout à la disparition du dernier empereur de la dynastie salienne, Henri V (1106-1125). Après le règne jugé timoré du duc de Saxe, Lothaire de Supplinbourg (1125-1137), vint celui, catastrophique, de Conrad III (1138-1152), qui marquait l'avènement des Hohenstaufen et surtout l'opposition violente des deux familles Staufen/Waiblingen et Welf, noms francisés en Gibelins et Guelfes. Seule l'élection de Frédéric Barberousse en 1152, Staufen par son père et Welf par sa mère, put ramener une certaine paix<sup>3</sup>. Parallèlement à ces troubles politiques se développait la querelle dite des investitures, qui opposait si âprement le Sacerdoce et l'Empire, et dont la scène de Canossa (janvier 1077) entre Henri IV et Grégoire VII reste l'épisode le plus emblématique<sup>4</sup>. Le concordat de Worms (23 septembre 1122) entre Henri V et le pape Callixte II mit fin pour un temps à une querelle que Frédéric Barberousse devait rallumer plus tard, ce qui lui attira des remontrances particulièrement dures de sainte Hildegarde<sup>5</sup>.

Il importe cependant de mentionner, à côté de ces épisodes plutôt sombres, les lumières réelles qui caractérisent l'époque de la sainte. L'essor monastique, commencé avec la réforme de Cluny (910), se poursuit avec des fondations nouvelles comme Grandmont (1076), la Chartreuse (1084) ou Cîteaux (1098). Hildegarde sera contemporaine de hautes personnalités spirituelles comme saint Anselme, Pierre le Vénérable, saint Bernard ou Guillaume de Saint-Thierry<sup>6</sup>. Par ailleurs, l'intense vitalité intellectuelle, caractérisée entre autres par les débuts de la scholastique, se manifeste aussi dans les écrits de Hildegarde ; sans atteindre la systématisation des grandes sommes théologiques du XIII<sup>e</sup> siècle, les réflexions de la sainte offrent déjà, sous certains aspects, les prémices des présentations ultérieures<sup>7</sup>. Enfin, le XII<sup>e</sup> siècle voit le développement en terre d'Empire de la littérature courtoise ; importée des provinces françaises avec comme principal modèle les œuvres de

Chrétien de Troyes, elle fleurira avec le *Perceval* de Wolfram von Eschenbach et surtout *Le Chant des Niebelungen* d'auteur inconnu<sup>8</sup>.

C'est dans ce contexte particulièrement riche qu'est née Hildegarde, en 1098, à Bermersheim dans le comté de Spanheim, sur la rive gauche du Rhin (en Allemagne, dans l'actuel Land Rhénanie-Palatinat), sans doute comme dixième et dernière enfant de Hildebert et Mechtilde de Bermersheim<sup>9</sup>. Par sa naissance, Hildegarde appartenait à une classe sociale élevée, fait dont elle restera toujours consciente et qui se reflétera jusque dans la composition de sa communauté monastique, formée de moniales presque uniquement issues de la noblesse<sup>10</sup>. Sans doute vers l'âge de huit ans, Hildegarde fut confiée par ses parents au monastère des moines du Disibodenberg<sup>11</sup>, dont la fondation remontait au moine missionnaire irlandais Disibod, au VII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. Les bâtiments monastiques, dont il ne reste aujourd'hui que quelques ruines<sup>13</sup>, étaient placés au bord du Glan, petite rivière qui se jetait un peu plus bas dans la Nahe, un des nombreux affluents du Rhin ; la communauté connaissait probablement à cette époque un certain essor, comme pourrait en témoigner l'activité de son scriptorium, dont on possède encore un manuscrit<sup>14</sup>. Le fait d'offrir un enfant à une communauté religieuse était alors chose courante, le monastère se chargeant en contrepartie de l'éducation de l'oblat. La petite Hildegarde, ainsi qu'une autre enfant, fut confiée à une religieuse à peine plus âgée, Jutta de Sponheim (1090-1136), qui vivait comme recluse près de la communauté monastique et qui se chargea de l'éducation de l'enfant. Si Jutta prit soin d'enseigner à ses élèves l'humilité, la chasteté et leur apprit à chanter les psaumes, ainsi qu'à jouer du décamorde<sup>15</sup>, l'éducation que reçut Hildegarde demeura cependant plutôt élémentaire, sans comparaison avec celle que sainte Gertrude recevra plus tard au monastère d'Hefta. Sans doute est-ce la raison pour laquelle Hildegarde souligne si fréquemment son ignorance<sup>16</sup>, alors que celle-ci ne doit pas être exagérée. Certes, Hildegarde ne put profiter d'un cursus d'études bien établi, mais elle bénéficia tout au long de sa vie monastique d'autres voies d'enseignement : l'étude de la Règle de saint Benoît, la méditation de la Sainte Écriture ainsi que l'assistance régulière aux offices liturgiques formèrent au fil des ans l'esprit de la jeune fille, si bien que ces trois éléments, la Bible, la liturgie et la Règle, apparaîtront comme les trois piliers de son enseignement<sup>17</sup>. Hildegarde bénéficia aussi des instructions que lui donna Volmar, moine du Disibodenberg qui devait devenir plus tard son secrétaire. Dès lors, « sans être, apparemment, très étendue, l'érudition proprement littéraire de Hildegarde n'est aucunement négligeable. »<sup>18</sup>

C'est au plus tard en 1115 que Hildegarde prononça ses vœux<sup>19</sup>. Le groupe dirigé par Jutta s'était accru au fil des ans pour constituer finalement une véritable petite communauté féminine à côté du monastère de moines du Disibodenberg. Un tel monastère double, constitué de deux communautés parallèles masculine et féminine, ne doit pas surprendre, car cette pratique se développait beaucoup en Occident depuis le XI<sup>e</sup> siècle : l'œuvre monastique de Robert d'Arbricelle en Anjou ou le monastère de Marcigny dans la mouvance de Cluny en sont des exemples parmi d'autres<sup>20</sup>. Cependant, la vie de Hildegarde allait bientôt connaître de profonds bouleversements. À la suite de la mort de Jutta, décédée prématurément en 1136<sup>21</sup>, Hildegarde prit la tête de la communauté de moniales et, quelque quinze années plus tard, se décida à quitter le Disibodenberg pour s'installer avec une vingtaine de sœurs presque au bord du Rhin, tout près du bourg de Bingen, sur le Rupertsberg<sup>22</sup>. Ce déplacement ne se fit pas sans difficultés<sup>23</sup>, mais la communauté se développa cependant assez rapidement et fut en mesure de fonder dès 1165 un second monastère de l'autre côté du Rhin, près du village de Rudesheim, à Eibingen.

L'activité de Hildegarde ne se réduisait cependant pas à de simples réalisations extérieures, et si celles-ci étaient nombreuses, elles résultaient d'une vie intérieure particulièrement intense sur laquelle il convient d'apporter ici quelques précisions. Effectivement, Hildegarde semble avoir été privilégiée, dès son enfance, d'une sorte de don de double vue, qui lui faisait percevoir des choses qui échappaient à ses proches. Bien consciente du caractère très particulier de ces visions, Hildegarde prit peur et se garda d'en parler :

*J'ai demandé à ma nourrice si, mises à part les choses extérieures, elle voyait quoi que ce soit et*

*elle me répondit là-dessus : « Rien », car elle ne voyait rien de tel. Alors je fus saisie d'une grande frayeur et je n'osais plus faire connaître ces choses à personne.*<sup>24</sup>

Défiante à la fois d'elle-même et de ses troublantes visions, Hildegarde fut cependant torturée par ce pesant secret et tomba finalement malade, même si, par l'intermédiaire de Jutta à laquelle elle s'était confiée, le moine Volmar du Disibodenberg avait commencé à l'assister dans la mise par écrit de ses visions intérieures. Celles-ci devinrent cependant toujours plus fortes et pressantes, si bien que Hildegarde se sentit contrainte, comme par un commandement divin, de les transcrire et publier. Comme Hildegarde le dit elle-même, elle était alors dans sa quarante-troisième année :

*Et, à nouveau, j'entendis une voix du ciel qui me disait : « Proclame donc ces merveilles, écris les choses que tu as ainsi apprises et dis-les. » Et il arriva, en l'année 1141 de l'Incarnation de Jésus-Christ, Fils de Dieu, alors que j'étais âgée de quarante-deux ans et sept mois, qu'une lumière de feu d'un éclat extraordinaire, venant du ciel ouvert, traversa tout mon cerveau et enflamma tout mon cœur et toute ma poitrine, comme le fait la flamme, non pas celle qui brûle, mais celle qui réchauffe, tout comme le soleil réchauffe un objet sur lequel il pose ses rayons.*<sup>25</sup>

Il importe de souligner que ces visions de Hildegarde n'étaient liées à aucune extase, à aucun ravissement ou transport particulier mais avaient lieu alors que Hildegarde était « éveillée », comme elle le souligne elle-même :

*En tout cas, les visions que j'ai vues, ce n'est pas dans des songes, ni en dormant, ni dans le délire, ni par les yeux du corps, ni par les oreilles de l'homme extérieur, ni dans les lieux cachés que je les ai perçues, mais c'est en étant éveillée, avec toute mon attention, avec les yeux et les oreilles de l'homme intérieur, en des lieux découverts, que, selon la volonté de Dieu, je les ai reçues.*<sup>26</sup>

Hildegarde se distingue donc nettement de sa contemporaine Élisabeth de Schönau, dont la vie fut marquée par un grand nombre d'extases, mais aussi de mystiques plus tardifs ou de ceux de la grande tradition espagnole<sup>27</sup>.

Hildegarde était cependant lucide et savait la difficulté de se faire véritablement entendre pour une femme au XII<sup>e</sup> siècle, aussi multiplia-t-elle les appels et demandes de conseils susceptibles de l'encourager dans son projet. Par l'intermédiaire de Volmar, elle soumit le contenu de ses visions à l'examen de Cuno, abbé du Disibodenberg, lequel la poussa à proclamer ce qu'elle percevait<sup>28</sup>. Elle écrivit à Bernard de Clairvaux, dont la réponse, certes très brève, l'encouragea à répondre à la grâce de Dieu<sup>29</sup>. Mais le tournant majeur demeure l'intervention du pape Eugène III, lors de son séjour à Trèves (novembre 1147-février 1148), épisode relaté longuement par la *Vita*<sup>30</sup>. Informé des écrits de Hildegarde et surpris de leur nouveauté, le pape ordonna tout d'abord une enquête sur la moniale et sa vie ; cet examen mené par deux prélats<sup>31</sup> aboutit à des conclusions favorables pour Hildegarde. Le pape, après avoir fait en personne une lecture publique de textes de Hildegarde (il s'agissait des premières ébauches du *Scivias*), fut exhorté par saint Bernard, présent à cette assemblée, « à ne point permettre que fût occultée par le silence une lampe aussi remarquable »<sup>32</sup>. Convaincu, Eugène III écrivit à Hildegarde et lui « accorda au nom du Christ et du bienheureux Pierre la permission de rendre public tout ce que l'Esprit Saint lui aurait fait connaître, et l'encouragea à écrire. »<sup>33</sup>

Derrière ce récit assez fleuri, dont on peut mettre à juste titre plusieurs détails en doute<sup>34</sup>, se tiennent cependant des faits sûrement authentiques. Les visions de Hildegarde suscitèrent très certainement des réactions, voire des inquiétudes, dans le diocèse de Mayence<sup>35</sup>, et le passage d'Eugène III à Trèves permit de porter l'affaire au pape ; après avoir pris connaissance des faits, l'ancien moine de Clairvaux et fidèle disciple de saint Bernard qu'était Eugène III ne put répondre autrement que son maître présent à l'assemblée, et apporta son soutien à la moniale.

Assurée de l'approbation des autorités ecclésiastiques, Hildegarde commença dès lors à diffuser ses œuvres et devint rapidement une personnalité de premier plan, comme en témoigne sa correspondance aussi abondante que diversifiée<sup>36</sup>. La sainte entreprit par ailleurs plusieurs voyages missionnaires, chose révolutionnaire pour une femme à l'époque, et qui la menèrent en des lieux

aussi divers que Würzburg, Metz ou Cologne<sup>37</sup> ; Hildegarde s'évertua par des prédications enflammées à réveiller les âmes et à combattre l'hérésie cathare alors en plein développement<sup>38</sup>. Cependant, les deux dernières années de la vie de Hildegarde furent assombries par un épisode pénible. Un jeune noble, excommunié pour un crime notoire, avait cependant « été confessé, oint, avait reçu la communion et avait été enterré »<sup>39</sup> dans le cimetière du couvent du Rupertsberg. Peut-être mal renseignés, les prélats de l'archevêché de Mayence avaient jeté l'interdit sur le monastère de Hildegarde, pour le motif qu'une sépulture religieuse ne pouvait être accordée à un excommunié<sup>40</sup>. L'absence de l'archevêque de Mayence, alors à Rome pour le troisième concile du Latran, compliqua encore l'affaire. Hildegarde ne ménagea pas sa peine pour faire reconnaître sa cause et lever l'interdit, ce qu'elle obtint juste quelques mois avant sa mort. Par nature de santé assez fragile et épuisée par une vie aussi remplie, Hildegarde rendit son âme à Dieu le 17 septembre 1179, âgée de 81 ans.

## ***Le Scivias***

### *La grande trilogie de sainte Hildegarde*

Après ces quelques rappels historiques, il semble important de présenter maintenant le *Scivias*, la première grande œuvre de Hildegarde, constituant avec le *Livre des mérites* (*Liber Vitae Meritorum*) et le *Livre des œuvres divines* (*Liber Divinorum Operum*) ce qu'on appelle la grande *Trilogie*. Ces trois textes, différents par leur thématique, se signalent cependant par les visions et le style prophétique qui les caractérisent, si bien qu'ils constituent finalement un ensemble bien spécifique. Chacune de ces œuvres fut rédigée à la suite d'une « tempête visionnaire », pour reprendre l'expression de B. Gorceix<sup>41</sup>, et la durée de rédaction qui suivit fut, chaque fois, toujours très longue. De multiples aspects de la doctrine chrétienne y sont abordés : la création et le mystère de l'Église en passant par des réflexions sur les anges et la très Sainte Trinité dans le *Scivias* ; des considérations éthiques, ainsi que des réflexions approfondies sur les vices et les vertus dans le *Livre des mérites* ; la création et la place que l'homme y tient, le Royaume à venir et l'Église dans le *Livre des œuvres divines*. Comme il est possible de le constater, ces écrits majeurs et fondamentaux de Hildegarde, qui sont de véritables traités de théologie, touchent des sujets tout autre que la médecine ou la diététique, et les ignorer reviendrait à fausser la juste compréhension de la doctrine de la sainte. Présenter dans les détails chacune des œuvres de cette trilogie dépasserait cependant le cadre de cet article, si bien que les pages qui suivent se limitent à quelques aspects fondamentaux du *Scivias*.

### *Présentation du Scivias*

La rédaction de ce très long ouvrage, articulé autour de vingt six visions, commença après l'expérience mystique de 1141, évoquée plus haut, et se prolongea ensuite pendant une dizaine d'années<sup>42</sup>. Le *Scivias* est un traité fondamental de Hildegarde, non seulement parce qu'il inaugure la mise par écrit des expériences visionnaires de la sainte, mais aussi parce qu'il aborde de nombreux thèmes, dont il est possible de retrouver des échos dans les œuvres postérieures : la treizième vision, qui débute par une sorte de symphonie des saints, sera mise en musique plus tard par Hildegarde<sup>43</sup> ; de même, le thème des cinq bêtes de la onzième vision reparaît dans le *Livre des œuvres divines*<sup>44</sup>.

Le titre assez déroutant, composé des deux mots *sci vias* (*sache les voies*), est toujours écrit en un seul mot dans les manuscrits<sup>45</sup>, *Scivias*, subtilité difficile à rendre en français<sup>46</sup>. Ce titre indique cependant clairement le thème du livre, consacré aux voies que Dieu a préparées à l'homme et que celui-ci peut suivre ou refuser. Hildegarde reprend ainsi un sujet biblique des plus traditionnels,

celui des « deux voies »<sup>47</sup>, souvent évoqué dans la littérature chrétienne, dont la *Didachè* ou l'*Épître de Barnabé* sont des témoins parmi d'autres<sup>48</sup> ; mais il importe de mentionner surtout la Règle de saint Benoît, texte bien plus familier à Hildegarde, où ce thème des deux voies est fréquemment mentionné<sup>49</sup>.

Le *Scivias* est composé de trois grandes parties de longueur inégale, qui contiennent chacune plusieurs visions<sup>50</sup>. Celles-ci sont présentées selon un schéma identique, où Hildegarde décrit sa vision, qui est ensuite interprétée par la « voix divine ». Ces explications occupent plusieurs chapitres et peuvent donner lieu à des digressions parfois assez étendues<sup>51</sup>. Une introduction générale (appelée *Protestificatio*), où Hildegarde assure de l'authenticité de ses visions, ouvre l'ensemble de l'œuvre.

Des miniatures d'une très haute qualité représentant ces visions de Hildegarde ont été réalisées au monastère du Rupertsberg au XII<sup>e</sup> siècle, probablement du vivant même de la sainte<sup>52</sup>. Les enluminures de ce manuscrit, conservé autrefois à la bibliothèque de Wiesbaden, sont extrêmement précieuses, car elles permettent de concrétiser visuellement les exposés souvent très complexes des visions de Hildegarde, facilitant ainsi la lecture de son œuvre. Des photos grandeur nature de ces enluminures, ainsi qu'un fac-similé sur parchemin réalisé à la main, ont été effectués par les moniales d'Eibingen au début du XX<sup>e</sup> siècle, travail d'une valeur inestimable du fait de la disparition du manuscrit du Rupertsberg en 1945, lors des bombardements de Wiesbaden.

La première partie du *Scivias*, qui contient six visions, dépeint les différents acteurs de l'histoire du Salut : Dieu, l'homme ainsi que l'ensemble de la création y sont successivement présentés (cf. en particulier la troisième vision), jusqu'aux anges dont les neuf chœurs apparaissent sous forme de cercles concentriques, le centre étant bien entendu Dieu lui-même (sixième vision). L'attitude fondamentale de l'homme face à Dieu est exposée dans la première vision, passage qu'il semble important de citer ici, car il permet de saisir la place du langage symbolique dans l'œuvre de Hildegarde :

*Je vis une sorte de grande montagne ayant la couleur du fer : et, sur cette montagne, trônait un être d'une si grande clarté que sa clarté éblouissait ma vue (...). Et, devant lui, au pied de cette montagne, se tenait une silhouette, toute recouverte par des yeux (...) : et, devant elle, une autre silhouette, de la taille d'un enfant, revêtue d'une tunique jaune pâle et de chaussures blanches, sur la tête de laquelle, depuis celui qui trônait sur la montagne, descendit une si grande lumière que je ne pouvais voir son visage.*<sup>53</sup>

Chacun des éléments de cette vision, si riche en détails, est expliqué dans les chapitres suivants, où Hildegarde dévoile le sens de ce qu'elle voit. Ainsi, la couleur du fer manifeste la stabilité du règne de Dieu, tandis que la clarté éblouissante émanant de celui qui trône sur la montagne évoque la sérénité sans fin de celui qui règne sur toute chose<sup>54</sup>. La silhouette toute recouverte d'yeux est la crainte du Seigneur : les yeux symbolisent le regard pénétrant qui révèle la juste et bonne intention, et fait chasser tout oubli de la loi de Dieu<sup>55</sup> ; l'autre silhouette enfin, de la taille d'un enfant, représente les pauvres en esprit : la tunique jaune pâle est symbole de la soumission, tandis que la grande lumière descendant sur le visage signifie les richesses célestes dont jouit celui qui se soumet humblement à la pauvreté<sup>56</sup>. Ces images, peut-être déconcertantes, ne sont pas arbitraires, mais inspirées de la Sainte Écriture. Les symboles tels que la montagne, le fer et la clarté éblouissante sont empruntés à Isaïe et à Daniel<sup>57</sup>, tandis que l'image des yeux est reprise à Ézéchiël et à l'Apocalypse<sup>58</sup>. Les Béatitudes sont aussi source d'inspiration pour Hildegarde, puisque la silhouette d'enfant représente ceux qui sont pauvres en esprit<sup>59</sup>. La Sainte Règle enfin tient une place particulière avec l'insistance de Hildegarde sur la crainte du Seigneur qui chasse l'oubli ; il y a là un écho très net du chapitre sur l'humilité de saint Benoît, car le moine, selon le saint Patriarche, doit avoir constamment devant les yeux la crainte du Seigneur et ne jamais l'oublier<sup>60</sup>.

Après cette scène d'ouverture suit la deuxième vision consacrée à l'état de la création avant le premier péché et à la chute de l'homme. Lucifer, sous la forme d'un nuage noir, vient souffler sur

Ève sortant du côté d'Adam<sup>61</sup>, et les chasse tous deux du Paradis. La situation de l'homme déchu, les tourments infligés par le Diable et les choix bons ou mauvais que peut faire l'homme, constituent alors les thèmes majeurs de la quatrième vision. L'âme, chassée du Paradis et placée en terre étrangère, ressent avec douleur cet exil et appelle Dieu au secours :

*Moi, l'étrangère, où suis-je ? Dans l'ombre de la mort. Et sur quel chemin suis-je en train d'avancer ? Sur le chemin de l'erreur. Et quelle est ma consolation ? Celle des étrangers. (...) Qui m'aidera, si ce n'est Dieu ? Quand je me souviens de toi, Sion, ô ma mère, en qui j'aurais dû demeurer, alors je vois les très amères servitudes auxquelles je suis soumise. Et quand j'ai rappelé à ma mémoire toutes les sortes de musique qui sont en toi, je considère mes blessures. Et quand je me souviens de la joie et de l'allégresse de ta gloire, alors je maudis les poisons dont je suis infestée.*<sup>62</sup>

La douleur de cette situation fait ressentir à l'homme le besoin du Salut. Hildegarde entrevoit alors dans sa cinquième vision l'image d'une femme dépourvue d'yeux et au vêtement mi-pâle, mi-noir. Cette femme, c'est la synagogue qui renferme en son cœur Abraham, en sa poitrine Moïse et en son sein les prophètes de l'Ancienne Alliance. L'absence d'yeux et la couleur noire rappellent les péchés contre la Loi<sup>63</sup>, tandis que l'annonce par avance et comme dans une pénombre des secrets de Dieu est symbolisée par la couleur pâle<sup>64</sup>.

La première partie du *Scivias* s'achève donc sur le tableau de l'homme conscient de sa misère et attendant le Salut ; c'est cette œuvre rédemptrice qui constitue le sujet de la deuxième partie. Composée de sept visions, cette nouvelle partie du *Scivias* débute par un exposé général sur l'histoire du Salut. La première vision reprend en effet l'histoire du monde de sa création par la Sainte Trinité jusqu'à son rachat par le Fils de l'homme, exprimé en ses termes :

*Et je vis un homme plein de lumière, sortant de l'éclat de ladite aurore : répandant sa clarté sur les ténèbres susdites, il fut repoussé par elles, si bien que, couvert d'une rougeur de sang et d'une pâleur de maladie, il frappait à son tour ces mêmes ténèbres avec tant de force que l'homme qui gisait en elles, une fois touché par lui, resplendit de lumière et, s'étant redressé, s'en alla.*

Il est aisé de reconnaître dans *l'homme plein de lumière* le Verbe décrit dans le Prologue de saint Jean, et dont le monde n'a pas reçu la lumière<sup>65</sup> ; l'aurore évoquée ici et mentionnée un peu auparavant désigne bien sûr la Vierge Marie<sup>66</sup>. La rougeur de sang et la pâleur de maladie expriment la Passion du Christ ; mais le Seigneur domine le Diable (il frappe à son tour les ténèbres),

*il libéra de l'enfer ses élus qui y avaient été retenus et écrasés, puis, avec miséricorde, les ramena, par la force de sa rédemption, à l'héritage qu'ils avaient perdu en Adam.*<sup>67</sup>

À cette première vision suit la présentation détaillée du Dieu Trinité tout d'abord (deuxième vision), puis de l'Église, à laquelle sont consacrées les quatre visions suivantes ; elles en présentent les éléments fondamentaux, principalement sacramentels, à savoir le baptême par lequel les hommes deviennent participants de la vie divine<sup>68</sup> ; la confirmation, qui fortifie les croyants<sup>69</sup> ; l'eucharistie enfin, objet de la sixième vision et à propos de laquelle Hildegarde ne rédige pas moins de cent-deux chapitres ! L'Église apparaît dans ces visions sous la forme d'une femme toujours enceinte<sup>70</sup>, qui porte les croyants en son sein, recevant le sang de la croix du Christ<sup>71</sup> et appuyée solidement sur le St Esprit<sup>72</sup>. Il va être possible de revenir plus longuement sur l'Église dans l'étude de la troisième partie du *Scivias*., partie presque aussi longue que les deux précédentes, puisqu'elle contient à elle seule treize visions.

Cette troisième partie est centrée sur un unique sujet : le développement au cours des âges de l'histoire du Salut, dont les différentes étapes sont représentées sous l'image d'un édifice en cours de construction. Ce thème visionnaire de la construction sera utilisé à nouveau par Hildegarde dans le *Livre des œuvres divines*<sup>73</sup>, même si la sainte s'intéressera alors moins à la construction elle-même qu'à ce qui l'entoure.

La construction décrite par Hildegarde est un édifice carré dont les quatre angles regardent vers les quatre points cardinaux, détail qui joue toujours un rôle important dans ses visions<sup>74</sup>. Chaque mur symbolise une étape de l'histoire du Salut, mais de façon souple et sans contrainte ; Hildegarde peut en effet donner à ces multiples éléments deux interprétations successives et légèrement différentes, dont voici la seconde :

*L'angle méridional : c'est aussi qu'Adam, le premier homme, a été créé par Dieu (...). L'angle oriental désigne Noé, au moment où la justice a commencé à se montrer (...). L'angle qui est du côté du septentrion : c'est Abraham et Moïse (...). Et le quatrième angle, l'occidental, préfigure enfin la véritable Trinité, qui a été ouvertement manifestée lors du baptême du Sauveur, lequel a érigé la Jérusalem de plénitude et de sainteté, grâce à toute son action, avant de revenir au ciel, pour le salut des âmes.*<sup>75</sup>

Cette explication est tirée de la deuxième vision, qui offre en vingt-huit chapitres les contours fondamentaux de la construction, dont les multiples éléments sont ensuite explicités en détail dans les visions suivantes. L'édifice qui apparaît à Hildegarde est en effet présenté selon un ordre particulier, puisque le regard se déplace successivement de l'Orient vers le Nord, puis du Nord vers l'Ouest, de l'Ouest vers le Sud et, enfin, du Sud vers l'Orient. Un tel déplacement du regard est fréquent chez Hildegarde ; il donnera l'articulation principale de son œuvre suivante, *Le Livre des mérites*<sup>76</sup>. Au lieu de suivre un par un les différents « corps de bâtiments » présentés par la sainte, il semble préférable de s'arrêter plus longuement sur une unique vision et de l'étudier en détail : la neuvième, consacrée à l'Église, mérite assurément une attention particulière.

C'est dans le mur qui joint l'Ouest au Sud, qu'est enchâssée la tour représentant l'Église. Les détails de cette tour et de tout ce qui l'entoure sont très nombreux, donnant lieu à une description de la vision particulièrement longue. La place de cette tour dans l'ensemble n'est pas arbitraire, puisqu'elle s'élève aussitôt après la colonne de l'humanité du Sauveur ; comme l'explique la voix divine, c'est en effet par l'Incarnation qu'est achevée l'Église<sup>77</sup>. La tour, forte et puissante, n'est cependant pas encore terminée, car elle n'est pas parvenue à son état d'achèvement final ; sans retard cependant l'Église travaille par l'activité de ses fils à son embellissement<sup>78</sup>. Elle porte à son sommet des ouvrages fortifiés de grande solidité, sept au total, qui ne sont rien d'autre que les sept dons du Saint Esprit<sup>79</sup>. Appliquée contre cette tour se dresse une échelle, sur les degrés de laquelle se tiennent des hommes de différentes tailles, ayant tous en commun d'avoir un aspect flamboyant (visages de feu, vêtements blancs), mais des chaussures noires. Ces hommes sont les maîtres apostoliques, qui brillent par leur foi et leurs bonnes œuvres, et annoncent à un peuple infidèle les vérités salutaires ; leurs chaussures noires manifestent leur prédication à travers les chemins d'égaré des hommes. Certains d'entre eux, de plus haute taille, sont les premiers témoins de l'Évangile, surpassant les autres par leur proximité immédiate avec le Fils de Dieu<sup>80</sup>.

La vision, qui se limitait jusqu'alors à la tour elle-même, se complique par l'apparition de nouveaux éléments extérieurs à la tour mais en étroite relation avec elle. Hildegarde aperçoit tout d'abord une foule d'homme en dehors de la grande construction carrée, dont une partie rentre cependant à l'intérieur du grand édifice par le mur nord : revêtus d'un vêtement de grande blancheur, certains ressortent en abandonnant ce vêtement, d'autres restent pourtant à l'intérieur, joyeux ou abattus. D'autres enfin, habillés de noir, réussissent à pénétrer à l'intérieur<sup>81</sup>. Tous ces hommes, comme l'explique Hildegarde, sont les descendants de la semence d'Adam<sup>82</sup>, et leur entrée dans la grande construction carrée symbolise la conversion à Dieu : revêtus du vêtement très pur de la vraie foi, certains le portent joyeusement du fait de leur cœur contrit et humilié, tandis que d'autres éprouvent de la peine et sont abattus, car ils restent habités par la volupté illicite et la méchanceté ; d'autres enfin ressortent, car ils préfèrent retrouver les habitudes de monde<sup>83</sup>. Si Hildegarde décrit assez longuement ces multiples attitudes, elle s'étend cependant beaucoup plus sur les hommes habillés de noir et qui s'introduisent à l'intérieur : ces hommes sombres et obscurs sont les simoniaques, dont l'abbesse du Rupertsberg n'a de cesse de condamner la conduite<sup>84</sup>. L'amertume qui se dégage

de ces pages laisse entrevoir de façon assez poignante la situation malheureuse de l'Église à l'aube de la réforme grégorienne.

Un autre ensemble, bien différent, apparaît tout près de la tour qu'est l'Église. Sept colonnes de marbre blanc se dressent à une hauteur de sept coudées et soutiennent une plate-forme, sur laquelle se tient une « très belle figure qui regardait les hommes de ce monde ». Autour de ces sept colonnes sont présentes encore trois autres figures d'aspect différent. Au total, la vision de la tour se voit ainsi enrichie de quatre personnages supplémentaires ; si leur symbolisme est expliqué dès la description inaugurale de la vision, Hildegarde précise pourtant plus loin de multiples détails non indiqués auparavant<sup>85</sup>. Sans entrer dans les minutieuses descriptions et interprétations de Hildegarde, il semble suffisant d'exposer ici le sens général de ces nouveaux éléments. Les sept colonnes de marbre blanc représentent l'Esprit Saint, qui orne et fortifie l'épouse qu'est l'Église<sup>86</sup>. Le personnage debout sur ces colonnes est la Sagesse qui, du haut de ce piédestal, interpelle les hommes et les appelle à suivre la voie de Dieu<sup>87</sup>. Les trois autres personnages situées autour des colonnes représentent respectivement la justice, la force et, pour la dernière, à la fois la sainteté, le don de soi (littéralement le fait de « ne pas s'épargner ») et la racine du bien, c'est-à-dire l'humilité<sup>88</sup>, qui s'exprime ainsi :

*Je nais de la sainte humilité. En elle, je suis née comme un enfant naît de sa mère. J'ai été éduquée et fortifiée par elle, comme un enfant est nourri par sa nourrice pour atteindre la force. Ma mère, l'humilité, traverse et domine tous les obstacles qui sont insurmontables pour les autres.*<sup>89</sup>

D'autres détails de cette vision pourraient encore être évoqués, mais il semble préférable de s'arrêter sur ceux déjà mentionnés pour essayer de les éclairer davantage.

Un premier point mérite tout d'abord d'être relevé, à savoir la place importante de la Sainte Écriture dans cette vision de Hildegarde ; ce fait a été relevé précédemment pour d'autres visions et demeure valable ici aussi. L'image de la tour pour représenter l'Église peut s'inspirer du *Cantique des Cantiques*, où la fiancée (généralement comprise comme une figure de l'Église) est comparée à une tour armée d'ouvrages de défense, comme le fait Hildegarde dans sa vision – cf. l'utilisation du terme *propugnacula*<sup>90</sup>. De même, les sept colonnes sur lesquelles trône la Sagesse rappellent les sept colonnes du livre des Proverbes : « La Sagesse a bâti sa maison, elle a taillé sept colonnes. »<sup>91</sup> Les paroles de la Sagesse qui, du haut de son piédestal, s'adresse aux hommes, sont marquées par de multiples réminiscences scripturaires : la Sagesse interpelle les hommes vivement : « O tardi, cur non uenitis ? », ce qui rappelle les paroles de Jésus aux disciples d'Emmaüs en Lc 24, 25 : « O stulti et tardi corde » ; la Sagesse demande ensuite de servir Dieu sans feinte (non *ficta*), comme le faisait Paul en 2 Co 6, 6 (in caritate non *ficta*). Hildegarde explique par ailleurs l'éclat resplendissant de la tour qu'est l'Église par la présence en elle de pierres vivantes (uiuentes lapides), écho de la Première Lettre de S. Pierre<sup>92</sup>. D'autres passages de l'Écriture pourraient être encore avancés, qui ont pu inspirer Hildegarde<sup>93</sup>. Ces quelques exemples témoignent de sa familiarité avec la Bible : la lecture et la méditation régulière de la Parole de Dieu amènent finalement la sainte à en reprendre plus ou moins consciemment des tournures et images pour construire son propre récit. Ceci n'est pas propre à Hildegarde, et c'est un fait connu que l'on retrouve dans les œuvres de nombreux écrivains ecclésiastiques de multiples allusions scripturaires.

Si l'Écriture apparaît donc comme une source familière à Hildegarde, la sainte reprend aussi des thèmes symboliques importants et fréquents dans la tradition, ainsi pour le symbolisme de la tour. Hildegarde utilise ici une image attestée au II<sup>e</sup> siècle déjà dans une œuvre de genre littéraire apocalyptique intitulée *Le Pasteur d'Herma*s. Comme dans le *Scivias*, l'Église apparaît sous les traits d'une femme<sup>94</sup>, qui dévoile à Herma différentes visions dont spécialement une sur elle-même :

*La tour que tu vois construire, c'est moi, l'Église.*<sup>95</sup>



Les parallèles entre *Le Pasteur d'Herma*s et le *Scivias* se poursuivent jusque dans certains détails, comme l'inachèvement de la tour<sup>96</sup>, ou le vêtement blanc ou noir revêtu par ceux qui entrent dans la construction<sup>97</sup>.

Cette image de l'Église sous la forme d'une construction apparaît aussi dans la liturgie avec l'hymne de la Dédicace *Urbs Ierusalem beata*, qui pourrait remonter au VIII<sup>e</sup> siècle, et où abondent les symboles architecturaux.

Bien sûr, il est à côté de la tour d'autres métaphores utilisées par Hildegarde et fréquentes dans la symbolique médiévale. La représentation féminine de la Sagesse, par exemple, est un thème courant, et les symboles royaux soulignés par Hildegarde (la Sagesse trône sur un piédestal au sommet des sept colonnes et porte comme une couronne d'un vif éclat) pourraient s'inspirer des modèles iconographiques byzantins de la *basilissa* revêtue d'ornements impériaux<sup>98</sup>. L'influence de la Règle de saint Benoît, enfin, mérite d'être soulignée ; elle transparait en plus d'un endroit, comme dans la déclaration de l'humilité mentionnée plus haut, où la comparaison avec l'enfant et sa mère rappelle le Ps 131, cité justement par Benoît tout au début de son chapitre sur l'humilité<sup>99</sup>.

De nombreux autres parallèles pourraient être encore évoqués, spécialement avec des auteurs médiévaux, comme en témoigne l'apparat des sources assez abondant de l'édition critique du *Scivias*. Les quelques exemples présentés précédemment suffisent cependant à bien saisir l'enracinement profond de l'œuvre de Hildegarde dans la sensibilité de son temps :

*L'impression de foisonnement, de surabondance, de liberté, de luxuriance même que nous ressentons à la lecture des œuvres de la bénédictine rhénane, ne lui est pas particulière : elle est certainement une des caractéristiques les plus fortes de l'univers du XII<sup>e</sup> siècle, qu'Étienne Gilson disait partagé entre l'imagination de ses artistes et la raison raisonnante de ses dialecticiens.*<sup>100</sup>

Comme il est possible de le remarquer, l'enseignement de la sainte ne consiste donc pas en des révélations extraordinaires, qui dévoileraient de façon mystérieuse des vérités cachées ; bien au contraire, Hildegarde reprend et présente par des images fortes et variées les éléments essentiels de la doctrine chrétienne : la Trinité, la création, le péché, le Christ, la Rédemption. Dans l'exemple qui vient d'être présenté sur l'Église, il est possible de retrouver les enseignements fondamentaux de la doctrine chrétienne : l'Église est le règne du Christ mystérieusement présent (cf. la tour placée après la colonne de l'humanité du Sauveur) ; elle rassemble en son sein l'ensemble des hommes qui répondent à l'appel de Dieu (cf. les hommes issus de la semence d'Adam qui sont appelés par la Sagesse) pour former le corps mystique du Christ (les pierres vivantes de la tour) ; l'Église est aussi une réalité hiérarchique (cf. les maîtres apostoliques) sans péché (cf. les personnages qui évoquent la sainteté, le don de soi et l'humilité) mais non sans pécheurs (cf. les simoniaques représentés par les hommes vêtus de noir).

Cet enseignement de la sainte rhénane, qui ne visait qu'à rappeler aux fidèles de son temps les vérités de foi et les impératifs moraux inhérents à toute vie chrétienne, répondait très certainement à un besoin particulier de son époque : Hildegarde ne reproche-t-elle pas fréquemment aux ministres de l'Église de négliger leur devoir d'enseignement ? C'est pourquoi l'abbesse du Rupertsberg exhorte, proclame, écrit et parcourt même son pays pour réveiller les consciences et raviver dans le peuple chrétien le zèle pour les choses de Dieu. Dès lors, si Hildegarde est présentée parfois comme l'initiatrice du grand courant mystique médiéval allemand, qui fleurira tout particulièrement avec Mechthilde de Magdebourg ou Ste Gertrude, la sainte doit pourtant être rapprochée avant tout des grands prophètes de l'Ancien Testament qui, envers et contre tout, rappelaient les exigences d'une vie selon Dieu, comme le soulignait justement le Saint Père Benoît XVI :

*Les visions mystiques de Hildegarde ressemblent à celles des prophètes de l'Ancien Testament : s'exprimant à travers les expressions culturelles et religieuses de son époque, elle interprétait les Saintes Écritures à la lumière de Dieu, les appliquant aux diverses circonstances de la vie. Ainsi, tous ceux qui l'écoutaient se sentaient exhortés à pratiquer un style d'existence chrétienne cohérent et engagé.*<sup>101</sup>

Le fidèle qui viendrait prier dans l'église abbatiale de l'abbaye Sainte-Hildegarde d'Eibingen ne saurait donc être surpris de voir, au-dessus de la porte de la sacristie, une représentation de la sainte portant cette légende : « S. Hildegardis prophetissa ».

P. Xavier Batllo OSB, Solesmes

<sup>1</sup> Cf. le traité « Le livre des subtilités des créatures divines » consacré aux plantes, pierres, métaux, poissons, arbres ou oiseaux ; cf. aussi son traité de médecine « Les causes et les remèdes ». Pour une mise en garde devant l'exploitation commerciale, voire frauduleuse, de ces écrits de Hildegarde, cf. CH. MUNIER, *La Vie de Sainte Hildegarde de Bingen et les Actes de l'Enquête en vue de sa canonisation* (Sagesses Chrétiennes), Paris, Les Éditions du Cerf 2000, p. 16-21.

<sup>2</sup> L'Empire fut rétabli par le premier empereur Ottonien, Otton Ier le Grand (912-973) ; la notion de Saint Empire romain germanique ne date cependant que du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>3</sup> Sur ces détails historiques, cf. P. GAXOTTE, *Histoire de l'Allemagne*, t. 1, Paris, Flammarion 1963, p. 160s.

<sup>4</sup> Cf. M. PARISSÉ, J. KLOCZOWSKI, « Les pouvoirs chrétiens face à l'Église : la querelle des investitures et ses aboutissements », *Histoire du Christianisme*, t. 5 (1993), p. 121-123.

<sup>5</sup> Cf. la quatrième lettre que Hildegarde adresse à Frédéric : « Celui qui est te dit : "Je détruis la rébellion. La résistance de ceux qui me bravent, je l'écrase de moi-même. Malheur, malheur sur les actes coupables des sacrilèges qui me méprisent ! Écoute ces paroles, roi, si tu veux vivre ! Sinon, mon glaive te transpercera." », cf. HILDEGARDE DE BINGEN, *Epistolarium. Pars tertia CCLI-CCCXC*, L. Van Acker, M. Klaes-Hachmöller éd. (CChr.CM 91B), Turnhout, Brepols 2001, p. 75.

<sup>6</sup> Pour une présentation du contexte culturel du XII<sup>e</sup> siècle, cf. les réflexions de B. Gorceix dans HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des Œuvres divines (Visions)*, B. Gorceix trad. (Spiritualités Vivantes), Paris, Albin Michel 1982, Introduction, p. xxix s.

<sup>7</sup> Cf. sur ce point les remarques de A. Führkötter et A. Carlevaris dans HILDEGARDIS, *Scivias*, A. Führkötter, A. Carlevaris éd. (CChr.CM 93), Turnhout, Brepols 1978, Einleitung, p. XIV : « Hildegard, die im breiten Strom der mittelalterlichen Theologie steht, gehört zu den Autoren der Vorscholastik. Es findet sich in ihren Werken jedoch kein Zitat dieser Schriftsteller, aber sie war mit deren Gedankengut vertraut ». Cf. en particulier la multiplication des questions qui jalonnent ses écrits et les structurent en partie, *id.*, p. XVI.

<sup>8</sup> Cf. W. BEUTIN, K. EHLERT *et alii*, *Deutsche Literaturgeschichte. Von den Anfängen bis zur Gegenwart*, Stuttgart, J.-B. Metzler 2001<sup>6</sup> : Die epische Literatur der Stauferzeit, p. 22s.

<sup>9</sup> Les principales informations sur la vie de Ste Hildegarde proviennent avant tout de la *Vita* en trois livres rédigée par les moines Gottfried et Theodorich d'Echternach, cf. *Vita Sanctae Hildegardis*, M. Klaes éd. (CChr.CM 126), Turnhout, Brepols 1993 ; traduction française : CH. MUNIER, *La Vie de Sainte Hildegarde de Bingen*. Au-delà des clichés hagiographiques traditionnels, les données fournies par cette œuvre laissent percevoir les qualités et traits marquants de la personnalité de Hildegarde, cf. U. STÖLTING, *Christliche Frauenmystik im Mittelalter. Historisch-theologische Analyse*, Mainz, Matthias-Grünwald-Verlag 2005, p. 66.

<sup>10</sup> Les vingt moniales qui composent la communauté initiale du Rupertsberg sont toutes d'origine noble et de famille riche, comme le souligne Hildegarde elle-même, cf. *Vita* II, V (28, 44-46) : « Et ita in isto loco cum uiginti puellis nobilibus et de diuitibus parentibus natis mansi ».

<sup>11</sup> Le rédacteur de la *Vita* justifie cette donation par la piété des parents de Hildegarde, mais aussi par la maturité précoce de l'enfant, cf. *Vita*, I, I (6, 6-10) : « Qui licet mundanis impliciti curis et opulentia conspicui, creatoris tamen donis non ingrati, filiam prenominatam diuino famulatu manciparunt, eo quod iam ineuntis etatis eius prematura sinceritas ab omni carnalium habitudine multum dissentire uideretur. »

<sup>12</sup> Hildegarde rédigea une *Vita* du moine Disibod, cf. *Vita sancti Disibodi*, PL 197, 1094-1116. La vie religieuse au Disibodenberg, après une brève période d'interruption, fut rétablie en 975 par l'archevêque Willigis de Mayence, qui y fonda une collégiale de chanoine ; ce n'est qu'en 1108 que l'archevêque Ruthard y rétablit la vie bénédictine, cf. F. STAAB, « Disibodenberg », *LThK* 3 (2006), c. 262.

<sup>13</sup> Pour une reconstitution du monastère, cf. le plan présenté par A. SILVAS, *Jutta and Hildegard : The Biographical Sources* (Medieval Women : Texts and Contexts 1), Turnhout, Brepols 1998, p. 276.

<sup>14</sup> Il s'agit d'un manuscrit composé en 1143 pour la fête de la Dédicace de l'église du Disibodenberg et contenant un martyrologe ainsi que la Règle de saint Benoît. Le manuscrit est conservé actuellement à Berne, Burger-Bibl., Cod. 226.

<sup>15</sup> Cf. *Vita*, I, I (6, 15-20) : « Cumque iam fere esset octo annorum consepelienda Christo, ut cum ipso ad immortalitatis gloriam resurgeret, recluditur in monte sancti Disibodi cum pia Deoque dicata femina Iuttha, que illam sub humilitatis et innocentie ueste diligenter instituebat et carminibus tantum Dauiticius insturens in psalterio dechacordo iubilare premonstrabat. »

- <sup>16</sup> Cf. *Sc*, Protestificatio (3, 11) : « simplex ad exponendum et indocto ad scribendum » ; *id.* (4, 31-35).
- <sup>17</sup> Il suffit pour s'en convaincre de consulter à titre indicatif les abondants index (scripturaire, des auteurs anciens et liturgique) dressés pour son œuvre *Scivias*.
- <sup>18</sup> CH. MUNIER, *La Vie de Sainte Hildegarde de Bingen*, p. 32-33 ; cf. aussi M. SCHRADER, « Hildegarde de Bingen (sainte) », *DSp* VII/1 (1969), c. 518 : « La communauté des moines de Disibodenberg fut pour elle une source de connaissances. Volmar, son maître et son « symmista » (PL 197, 101C), est un théologien savant. À partir de cet étroit cercle monastique, elle a pu être en contact avec les intellectuels de son temps : Rupert de Deutz, Hugues de Saint-Victor, Gerhoh de Reichersberg lui ont appris les formes de la théologie typologique et allégorique. » ; sur ce point, cf. aussi A. CARLEVARIS, « Scripturas subtiliter inspicere subtiliterque excibrare », *Tiefe des Gotteswissens-Schönheit der Sprachgestalt bei Hildegard von Bingen. Internationales Symposium in der Katholischen Akademie Rabanus Maurus Wiesbaden-Naurod vom 9. bis 12. September 1994*, M. Schmidt éd. (MyGG 10), Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog 1995, p. 30-31.
- <sup>19</sup> Cf. *Vita* I, II (7, 1-2).
- <sup>20</sup> Cf. M. PARISSÉ, « Les femmes et le cloître. Les monastères doubles », *Histoire du Christianisme*, t. 5 (1993), p. 399-403.
- <sup>21</sup> Selon la *Vita* de Jutta de Sponheim, celle-ci serait retournée à Dieu le « onzième jour avant les calendes de Janvier » (22 décembre), cf. A. SILVAS, *Jutta and Hildegard : The Biographical Sources*, p. 79.
- <sup>22</sup> Ce nouveau lieu était bien plus favorable que le Disibodenberg, perdu dans la forêt ; situé tout près du Rhin et à proximité de nombreuses voies de communication, le Rupertsberg près de Bingen pouvait faciliter grandement les contacts de la communauté.
- <sup>23</sup> Le Père Cuno, abbé du Disibodenberg, s'opposa fortement à ce départ. Seule une maladie (réelle ou fictive ?) de Hildegarde suite à ce refus, ainsi que l'intervention de l'archevêque de Mayence Henri, eurent raison des résistances de l'abbé, cf. *Vita* II, V (27, 22-28, 38). Les conflits se multiplièrent ensuite entre la maison mère et la jeune communauté du Ruppertsberg, cf. CH. MUNIER, *La Vie de Sainte Hildegarde de Bingen*, p. 36-38.
- <sup>24</sup> *Vita* II, II (23, 58-61) : « a quadam nutrice mea quesui, si aliqua exceptis exterioribus uideret, et nichil michi inde respondit, quoniam nichil horum uidebat. Tunc magno timore correpta non ausa eram hec cuiquam manifestare » (trad. Ch. Munier).
- <sup>25</sup> *Sc* I Protestificatio (3, 22-4, 30) : « Et iterum audiui uocem de coelo mihi dicentem : □Dic ergo mirabilia haec et scribe ea hoc modo edocta et dic. □ Factum est in millesimo centesimo quadragesimo primo Filii Dei Iesu Christi incarnationis anno, cum quadraginta duorum annorum septemque mensium essem, maximae coruscationis igneum lumen aperto caelo ueniens totum cerebrum meum transfudit et totum cor totumque pectus meum uelut flamma non tamen ardens sed calens ita inflammauit, ut sol rem aliquam calefacit super quam radios suos ponit. » (les traductions du *Scivias* reprennent celles de P. Monat, cf. HILDEGARDE DE BINGEN, « *Sache les Voies* » ou *Livre des Visions*, P. Monat trad. (Sagesses Chrétiennes), Paris, Les Éditions du Cerf 1996).
- <sup>26</sup> *Sc* I Protestificatio (4, 43-47) : « Visiones uero quas uidi, non eas in somnis, nec dormiens, nec in phrenesi, nec corporeis oculis aut auribus exterioris hominis, nec in abditis locis percepi, sed eas uigilans et circumspecta in pura mente, oculis et auribus interioris hominis, in apertis locis, secundum uoluntatem Dei accepi. »
- <sup>27</sup> Cf. B. Gorceix dans HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des Œuvres divines (Visions)*, p. xlii.
- <sup>28</sup> Cf. *Vita* I, III (8, 12-16).
- <sup>29</sup> La réponse de Bernard fait à peine une demi-page alors que la lettre de Hildegarde est trois fois plus longue (cf. la présentation dans l'édition critique de la correspondance de Hildegarde : HILDEGARDE DE BINGEN, *Epistolarium. Pars prima I-XC*, L. Van Acker éd. (CChr.CM 91), Turnhout, Brepols 1991, p. 3-7). Le ton de la lettre de Bernard est très mesuré et tranche avec le mouvement assez passionné de Hildegarde, comme le remarque justement A. Führkötter, cf. HILDEGARD VON BINGEN, *Briefwechsel*, A. Führkötter trad., Salzburg, Otto Müller Verlag 1990<sup>2</sup>, p. 27 : « Die Antwort des Abtes von Clairvaux hebt sich durch ihren ruhig-sachlichen Ton und ihre kluge Ausgewogenheit von Hildegards innerlich stark bewegtem Schreiben ab. » Bernard exhorte Hildegarde à considérer ses visions comme une grâce et à y répondre avec humilité et ferveur.
- <sup>30</sup> Cf. *Vita* I, IV. Sur ce séjour du pape à Trèves, cf. C.-J. HEFELE, H. LECLERCQ, *Histoire des Conciles*, t. V 1, Paris, Letouzey et Ané 1912, p. 821-822.
- <sup>31</sup> Il s'agit de l'évêque de Verdun Albéron de Chiny et de son prévôt Adelbert de Marcey, cf. *Vita* I, IV (9, 10-11).
- <sup>32</sup> *Vita* I, IV (9, 26-27) : « ne tam insignem lucernam silentio tegi pateretur ».
- <sup>33</sup> *Vita* I, IV (9, 31-10, 33) : « concessa sub Christi et beati Petri nomine licentia proferendi, quecumque per Spiritum sanctum cognouisset, eam ad scribendum animauit. »
- <sup>34</sup> Cela concerne spécialement la lettre qu'Eugène III aurait écrite à Hildegarde ; s'il existe en effet une lettre du pape à Hildegarde datée de 1152, on ne possède cependant aucune trace d'une permission écrite du pape autorisant Hildegarde à publier ses révélations. La seule lettre conservée d'Eugène III à Hildegarde allant dans ce sens (PL 197, 145AB) n'est qu'un faux fabriqué ultérieurement, cf. L. VAN ACKER, « Der Briefwechsel der heilige Hildegard von

Bingen. Vorbemerkungen zu einer kritischen Edition », *RBen* 99 (1989), p. 118-154, ici p. 138 ; cf. de même la position de M. Klaes dans *Vita Sanctae Hildegardis*, p. 98\*.

<sup>35</sup> Cf. *Vita* II, II (24, 95-96).

<sup>36</sup> Hildegarde est en correspondance avec des personnalités appartenant à de multiples catégories sociales, clercs, moines et moniales bien sûr, parmi lesquels il convient de mentionner Bernard de Clairvaux et le pape Eugène III, mais aussi des grands de ce monde jusqu'au roi Conrad III et l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse. Cf. sur ce point le commentaire de A. Führkötter dans HILDEGARD VON BINGEN, *Briefwechsel*, p. 20 : « Die Gegenbriefe von Papst und Kaiser und die Schreiben der Bischöfe an Hildegard stellen das Ansehen, die Bewunderung und Verehrung, die die höchsten Persönlichkeiten im Sacrum Imperium, ja die „alle christlichen Völker“ Hildegard entgegenbrachten, in hellstes Licht. »

<sup>37</sup> On compte quatre grands voyages de Hildegarde, le premier le long du Main, le second en Lorraine, le troisième en Rhénanie et le dernier en Souabe jusqu'au bord du Danube, cf. S. GOUGENHEIM, *La Sibylle du Rhin. Hildegarde de Bingen, abbesse et prophétesse rhénane*, Paris, 1996 (voir en particulier la carte des déplacements de Hildegarde, p. 8-9).

<sup>38</sup> Sur ces prédications, cf. L. MOULINIER, « Et papa libros ejus canonizavit. Réflexions sur l'orthodoxie des écrits de Hildegarde de Bingen », *Orthodoxie, Christianisme, Histoire ; Orthodoxy, Christianity, History*, S. Elm, E. Rebillard, A. Romano éd. (CEFR 270), Rome, École française de Rome 2000, p. 177-198, ici p. 180.

<sup>39</sup> *Epistula* XXIII (61, 13-14) : « Vnde et corpus eiusdem defuncti, utpote confessi, inuncti et communicati, et sine contradictione sepulti ». Les différentes vitæ ne mentionnent pas cet incident et seuls les actes de l'enquête en vue de la canonisation de Hildegarde y font brièvement mention (*Acta* 12, 1) ; cf. sur ce point CH. MUNIER, *La Vie de Sainte Hildegarde de Bingen*, p. 41-42.

<sup>40</sup> L'interdit obligeait les moniales à ne plus chanter les offices mais à les réciter simplement à voix basse et toutes portes closes ; les sacrements ne pouvaient plus être donnés qu'aux membres de la communauté.

<sup>41</sup> Cf. B. Gorceix dans HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des Œuvres divines (Visions)*, p. xxvi.

<sup>42</sup> Cf. *Sc* I Protestificatio (6, 89-90) : « uix opus istud decem annis consummans ad finem perduxit. »

<sup>43</sup> Sur les œuvres musicales de Hildegarde, cf. HILDEGARD VON BINGEN, *Lieder*, P. Barth, I. Ritscher, J. Schmidt-Gürg éd., Salzburg, Otto Müller Verlag, 1969. Ainsi pour l'antienne en l'honneur de la Vierge Marie, *Sc* III Visio tertia decima, c. I, cf. *Lieder*, p. 28-30 (avec notation musicale).

<sup>44</sup> Cf. *Liber Divinorum Operum* III 5.

<sup>45</sup> Cf. HILDEGARDIS, *Scivias*, Einleitung, p. XIII.

<sup>46</sup> Cf. en allemand *Wegweiser*.

<sup>47</sup> Sur les deux voies que peut suivre l'homme, cf. aussi Dt 11, 26 ; Ps 1, 6 ; Jr 21, 8 ; Pr 4, 18, etc.

<sup>48</sup> Ces deux écrits, composés sans doute dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle, consacrent chacun plusieurs chapitres au thème des *deux voies*.

<sup>49</sup> Cf. Prologue 20, 24, 48 ; ch. V 11 ; ch. LVIII 8 ; ch. LXXI 2.

<sup>50</sup> Six visions pour la première partie, sept pour la seconde, treize pour la troisième.

<sup>51</sup> Ainsi pour la deuxième vision de la première partie, dont le thème est la chute de l'homme : la mention d'Ève introduit un développement important sur la morale conjugale (15 chapitres).

<sup>52</sup> Cf. WIESBADEN, *Hess. Landesbibliothek*, Hs. I, manuscrit daté d'environ 1165. Pour une description détaillée de ce manuscrit, cf. A. VAN DER LINDE, *Die Handschriften der Königlichen Landesbibliothek in Wiesbaden*, Wiesbaden 1877, p. 22-28 ; cf. aussi HILDEGARDIS, *Scivias*, Einleitung, p. XXXII-XXXV ; L. BAILLET, *Les Miniatures du « Scivias » de sainte Hildegarde conservé à la bibliothèque de Wiesbaden*, Paris, Ernest Leroux 1912.

<sup>53</sup> *Sc* I Visio prima (7, 11-23).

<sup>54</sup> Cf. *Sc* I Visio prima, c. 1 : « Force et stabilité de l'éternité du royaume de Dieu ».

<sup>55</sup> Cf. *Sc* I Visio prima, c. 2 : « La crainte du Seigneur ».

<sup>56</sup> Cf. *Sc* I Visio prima, c. 3 : « Ceux qui sont pauvres en esprit ».

<sup>57</sup> Cf. Is 57, 13 (image de la montagne) ; Dn 2, 40 (image du fer) ; Is 6, 1 et Dn 7, 9 (Dieu qui trône et clarté éblouissante).

<sup>58</sup> Cf. Ez 1, 18 ; Ap 4, 6, 8.

<sup>59</sup> Première Béatitude, cf. Mt 5, 3.

<sup>60</sup> Cf. RB 7, 10.

<sup>61</sup> Ève est curieusement symbolisée par un nuage blanc sortant du côté d'Adam et contenant une multitude d'étoiles, à savoir tous les hommes.

<sup>62</sup> *Sc* I Visio quarta, c. 1 (62, 80-82, 63, 118-123). Là encore, les allusions à l'Écriture sont abondantes : cf. Lc 1, 79 (l'ombre de la mort – *in umbra mortis* –, passage du *Benedictus* que Hildegarde chantait chaque jour aux Laudes) ; Sg 12, 24 (le chemin de l'erreur) ; Ps 136, 1 (le souvenir de Sion) ; Dn 3, 5 (les sortes de musique).

<sup>63</sup> Cf. *Sc* I Visio quinta, c. 4 : « Divers aspects de la Synagogue » ; c. 5 : « Sa cécité ». La représentation de la Synagogue sous les traits d'une femme aveugle était fréquente, cf. par exemple la statue du portail sud de la cathédrale de Strasbourg : la Synagogue est une femme aux yeux bandés.

- <sup>64</sup> Cf. *Sc I Visio quinta*, c. 1 : « La Synagogue, mère de l'Incarnation du Fils de Dieu ».
- <sup>65</sup> Cf. *Jn 1*, 9-10.
- <sup>66</sup> Cf. *Sc II Visio prima* (111, 67-70) : « Et, sur la terre, apparut une lumière semblable à une aurore, dans laquelle la flamme se répandit de façon merveilleuse, mais sans se séparer de ladite flamme lumineuse » ; c'est le sujet du c. 11 : « Lorsque le Verbe de Dieu fut incarné, se révéla le grand et antique plan », et du c. 12 : « L'homme ne doit pas chercher à voir, dans les secrets de Dieu, plus que celui-ci n'en veut révéler ». L'interprétation claire de cette aurore est faite dans la troisième vision, cf. *Sc II Visio tertia*, c. 9 : « La virginité de Marie ».
- <sup>67</sup> *Sc II Visio prima*, c. 13 (119, 319-323).
- <sup>68</sup> Cf. principalement *Sc II Visio tertia*, c. 1 : « La construction de l'Église, qui engendre toujours ses fils dans la régénération de l'Esprit et de l'eau ». Hildegarde, au long des chapitres consacrés à cette vision, peut aborder des thèmes aussi divers que la validité du baptême, même si le prêtre est pécheur (cf. *Sc II Visio tertia*, c. 35), ou le baptême en cas de danger de mort, que n'importe quel fidèle peut conférer, à condition d'observer le rite du baptême (cf. *Sc II Visio tertia*, c. 37).
- <sup>69</sup> Cf. *Sc II Visio quarta*.
- <sup>70</sup> Cf. *Sc II Visio tertia*, c. 6 (139, 201-202).
- <sup>71</sup> Selon la belle présentation de la sixième vision, cf. *Sc II Visio sexta* (229, 190-230, 197) : « Et, après cela, je vis, pendant que le Fils de Dieu était suspendu à la croix, que ladite image de femme, s'avancant rapidement, comme une lumineuse splendeur, fut amenée auprès de lui par la puissance divine, selon une antique décision ; et, arrosée par le sang qui coulait de son côté en jaillissant, elle fut unie à lui par la volonté du Père suprême, en un heureux mariage, et notablement dotée par sa chair et son sang. »
- <sup>72</sup> L'Esprit Saint est présenté sous la forme d'une tour immense et ronde, sur laquelle est appuyée l'Église, ce qui permet à Hildegarde de dire : « Telle est la force de cette tour, par laquelle l'Église a été si bien fortifiée qu'aucun déchaînement de la fureur diabolique ne pourra en venir à bout. », cf. *Sc II Visio quarta*, c. 1 (161, 95-97).
- <sup>73</sup> Cette construction devient le thème principal du *Livre des œuvres divines* à partir de la troisième partie.
- <sup>74</sup> Cf. sur ce point les réflexions de B. Gorceix dans HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des Œuvres divines (Visions)*, p. *lii* : « Hildegarde ne fait que reprendre les constantes de l'univers mental de son siècle. L'est, l'ouest, le sud, le nord ne sont pas des directions ou des zones neutres ».
- <sup>75</sup> Cf. *Sc III Visio secunda*, c. 7 (354, 215-355, 241).
- <sup>76</sup> L'homme qui apparaît dans la vision inaugurale du *Livre des mérites* regarde successivement de l'Est vers le Sud, de l'Ouest vers le Nord, du Nord vers l'Est, enfin du Sud vers l'Ouest.
- <sup>77</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 7 (522, 260-523, 265) : « Et cette tour que tu vois au-delà de la colonne de l'humanité du Sauveur représente l'Église qui, achevée par l'Incarnation de mon Fils, est devenue, par toutes sortes de bonnes actions, une construction nouvelle opposée au diable par la force et l'élévation de ses actions célestes, comme une tour très fortifiée pour résister à l'iniquité. »
- <sup>78</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 11 (524, 312-319).
- <sup>79</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 12 : « L'Église est entourée, de façon inexpugnable, par les sept dons de l'Esprit Saint ».
- <sup>80</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 13-15.
- <sup>81</sup> Cf. *Sc III Visio nona* (517, 75-518, 111).
- <sup>82</sup> Cf. *Sc III Visio nona* (517, 76-77).
- <sup>83</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 19 : « La multiple diversité de ceux qui entrent dans l'Église et qui en sortent ».
- <sup>84</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 20 : « Les simoniaques et les jugements secrets de Dieu sur eux ». Hildegarde consacre à ce thème plus de trois pages (selon l'édition critique du texte ; quatre pages dans la traduction de P. Monat).
- <sup>85</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 24-29.
- <sup>86</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 24 (538, 780s).
- <sup>87</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 1 (518, 134-140).
- <sup>88</sup> Cf. *Sc III Visio nona*, c. 2-6.
- <sup>89</sup> *Sc III Visio nona*, c. 4 (521, 226-230) : « Orior de sancta humilitate. In ipsa nata sum ut infans nascitur in matre. Per ipsam etiam educata et confortata sum ut per nutricem puer enutritur ad fortitudinem. Mater mea humilitas pertransit et superat omnia contraria, quae aliis etiam intolerabilia sunt. »
- <sup>90</sup> Cf. *Ct 4*, 4 : « sicut turris David collum tuum quae aedificata est cum *propugnaculis* », à comparer avec *Sc III Visio nona*, c. 12 (523, 322-323) : « Habet tamen in circuitu summitatis suae septem *propugnacula* mira fortitudine constructa. »
- <sup>91</sup> *Pr 9*, 1.
- <sup>92</sup> Cf. 1 Pierre 2, 5.
- <sup>93</sup> Ainsi les degrés de l'escalier du portail du Temple décrit par Ézéchiel, qui rappellent ceux de l'échelle appliquée contre la tour, cf. *Ez 40*, 6 : même terme *gradus* que dans *Sc III Visio nona*, c. 13 (525, 334).
- <sup>94</sup> Cf. *supra* note 69.
- <sup>95</sup> Cf. HERMAS, *Le Pasteur*, Vision III 3, 3.

- 
- <sup>96</sup> Cf. *supra* note 77 et HERMAS, *Le Pasteur*, Vision III 8, 9.
- <sup>97</sup> Cf. *supra* note 80-83 et HERMAS, *Le Pasteur*, Similitudes IX 13, 4. 8-9.
- <sup>98</sup> Cf. G. HIDRIO, « Sagesse », *Dictionnaire critique d'Iconographie occidentale*, X. Barral I Altet dir. (Collection « Art & Société »), Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2003, p. 760-764, ici p. 761.
- <sup>99</sup> Cf. Sainte Règle, ch. 7, 3-4.
- <sup>100</sup> Cf. B. Gorceix dans HILDEGARDE DE BINGEN, *Le Livre des œuvres divines (Visions)*, p. xxxi-xxxii.
- <sup>101</sup> Audience générale du 8 septembre 2010.